



ANNE BOQUEL & ÉTIENNE KERN

Les derniers des fidèles

1818

Pour la gloire de Napoléon,
quelques hommes poursuivent
le rêve de l'Empire.
Il les mènera jusqu'en Amérique...



Flammarion

ANNE BOQUEL & ÉTIENNE KERN

Les derniers des fidèles

Fin 1817. L'Empereur est à Sainte-Hélène depuis deux ans.

Réfugié aux États-Unis, un de ses anciens compagnons, le général Charles Lallemand, entraîne une centaine de vétérans dans un projet fou : jeter en Amérique les bases d'un nouvel Empire, d'où l'on pourra, un jour, s'élancer pour libérer Napoléon.

Mus par leur rêve, ces fidèles parmi les fidèles s'en vont fonder une colonie au Texas. Le chemin est semé de périls. Cernés par des Indiens cannibales et des pirates trafiquants d'esclaves, livrés à la mégalomanie d'un chef manipulateur, menacés de toutes parts, ils voient peu à peu se refermer sur eux les portes de leur cité idéale.

Récit d'un épilogue oublié mais authentique de l'épopée napoléonienne, incroyable trésor exhumé des archives, ce livre se lit comme un roman. Il fait revivre les doutes, les souffrances et les espoirs de ces illuminés superbes et pathétiques qui, parvenus à ce point où l'héroïsme confine à la folie, l'utopie à la secte et la foi à l'absurde, ont cru pouvoir changer le cours de l'Histoire.

Professeurs, chercheurs, lecteurs, passionnés d'histoire et d'aventure, Anne Boquel et Étienne Kern sont auteurs, chez Flammarion, d'Une histoire des haines d'écrivains et d'Une histoire des parents d'écrivains.

Flammarion

Les Derniers des fidèles

Anne Boquel & Étienne Kern

Les Derniers des fidèles

Flammarion

© Flammarion, 2014
ISBN : 978-2-0812-6603-2

AU LECTEUR

Ce récit relate des faits authentiques. Les principes qui ont présidé à sa composition sont exposés dans le post-scriptum. Les sources des citations d'époque, ainsi que les références des travaux savants et des documents historiques sur lesquels s'appuient les auteurs, figurent en fin de volume. L'orthographe des textes du XIX^e siècle a été modernisée.

PERSONNAGES

- NAPOLÉON BONAPARTE, *empereur déchu*, 49 ans.
JOSEPH BONAPARTE, *ancien roi d'Espagne*, 50 ans. *Frère du précédent.*
JUAN RUIS DE APODACA, *vice-roi du Mexique*, 64 ans.
ANTONIO MARTÍNEZ, *gouverneur du Texas*, âge inconnu.
- CHARLES LALLEMAND, *général, fondateur du Champ d'asile*, 44 ans.
HENRI LALLEMAND, *général*, 41 ans. *Frère du précédent.*
ANTOINE RIGAU, *général, commandant en second du Champ d'asile*, 60 ans.
- JOHN QUINCY ADAMS, *Secretary of State des États-Unis*, 51 ans.
JEAN GUILLAUME HYDE DE NEUVILLE, *ambassadeur de France aux États-Unis*, 41 ans.
LUIS DE ONÍS, *ambassadeur d'Espagne aux États-Unis*, 56 ans.
FRANÇOIS GUILLEMIN, *consul de France à La Nouvelle-Orléans*, âge inconnu.
FELIPE FATIO, *consul d'Espagne à La Nouvelle-Orléans*, âge inconnu.
- JEAN LAFFITE, *pirate*, 35 ans environ.
PIERRE LAFFITE, *pirate*, un peu moins de 50 ans. *Frère du précédent.*

Plus d'une centaine de personnages secondaires, de toutes nationalités, de tous âges – ce sont les *colons du Champ d'asile*. Parmi eux, quatre femmes.

La scène du drame est le monde, et plus spécialement le Texas en 1818.





PROLOGUE

ILS ÉTAIENT CENT VINGT, peut-être cent cinquante, peut-être un peu plus encore.

Ils venaient de France, mais aussi d'Italie, d'Espagne, de Pologne ou d'Irlande.

Tous, ou peu s'en faut, avaient servi dans les armées de l'Empire. Tous, ou peu s'en faut, avaient fui l'Europe après la chute de l'Empereur. Tous, ou peu s'en faut, avaient quitté la France des Bourbons qui n'avait rien à leur offrir : leur patrie, désormais, était au-delà des mers.

Partis pour l'Amérique, ils y fondèrent une colonie, quelque part entre le Río Grande et la Sabine, sur les terres de la Couronne d'Espagne, à l'est du Texas. Rescapés du champ d'honneur, ils l'appelèrent « Champ d'asile ».

Ce nom, qui ravivait une vieille légende, se voulut une promesse : l'*asylum* instauré jadis par Romulus pour peupler la Ville éternelle aurait désormais sa réplique dans le Nouveau Monde. L'aube d'un nouvel empire se lèverait bientôt sur le refuge des victimes de l'Histoire, héros, vauriens ou scélérats ; à sa tête régnerait, revenu parmi les derniers de ses fidèles, celui qu'ils s'étaient juré d'arracher vivant au roc de Sainte-Hélène, Napoléon.

Tenter l'impossible, c'était là le but désigné.

On le manqua.

À ces rêves de gloire, à cette accumulation de chimères, ils avaient cru, pourtant, par la grâce des discours d'un homme. Cet homme, c'était leur chef, leur maître, Charles Lallemand – un héros des armées impériales, un adorateur de Napoléon dont il avait fini par se prendre pour le prophète. Un idéaliste brutal, un affamé de gloire, un velléitaire superbe et pitoyable. En un mot, un de ces êtres dangereux qui rêvent les yeux ouverts.

Au terme du voyage, sur cette terre perdue sitôt que promise, Lallemand et les siens ne trouvèrent rien que l'échec, la trahison et l'horreur. Né en avril 1818, six mois plus tard le Champ d'asile n'existait plus. Des pirates, des Indiens, des dissensions internes et, au loin, les forces liguées des puissances occidentales avaient eu raison de l'éphémère citadelle.

Du Champ d'asile, rien ne subsiste – pas même des ruines.

Le destin de ses fondateurs, pourtant, fascine.

Qu'ils aient songé, malgré la faim, la peur et les privations, à d'audacieux projets militaires comme à de folles équipées vers Sainte-Hélène défie les lois du possible. Qu'ils aient ensuite, pour prix de leur démesure, été foudroyés par les pires calamités ferait presque croire aux vengeances divines.

Perdus dans le tourbillon des premières années du siècle, parvenus à ce point où l'héroïsme confine à la folie, l'utopie à la secte et la foi à l'absurde, les colons du Champ d'asile se sont rués vers l'échec avec un aveuglement sublime. Mais la vanité de leurs espoirs, leur désillusion, leur chute même leur confèrent la grandeur de ceux qui cherchent à faire ployer le réel devant la force d'une idée.

Derrière le « Champ d'asile », enfin, il y a, non pas l'Histoire, mais, inextricablement mêlées, des histoires :

Prologue

celle de l'Europe après Napoléon, celle de l'indépendance du Mexique, celle de la naissance de l'État du Texas, celle de l'expansion des États-Unis, immense tableau dans lequel viennent s'inscrire les errements de nos héros.

Voici une aventure qui commence comme une épopée et s'achève comme une tragédie sans jamais cesser d'être une farce.

C'est cette histoire que ce livre se propose de faire revivre.

ACTE I

Genèse

*Ce qui d'abord est gloire à la fin
est fardeau.*

Victor HUGO

1

UN PEU PLUS DE trente ans avant le début de cette aventure, il y avait à Metz, dans les années 1780, la boutique d'un marchand. Que vendait-il ? Un peu de tout, selon les uns, des perruques, selon les autres. Ce marchand ou ce perruquier, donc, comme on voudra, n'était selon toute vraisemblance pas riche. Pourvu d'une honnête aisance, il avait cependant tenu à donner à ses deux fils une instruction décente, c'est-à-dire qui leur permît au besoin de prendre un état différent du sien et de s'élever dans la société. Charles, né en 1774, et Henri, né en 1777, apprirent d'abord la lecture, puis l'écriture, puis le latin, puis les sciences, enfin tout ce qu'il convient de savoir à qui veut faire son chemin dans le monde.

Il est vrai qu'à quelques années de la Révolution française, le commerce des perruques n'avait pas beaucoup d'avenir.

Cette prévoyance, sinon cette prescience, fut récompensée : quoique les deux frères eussent des caractères très dissemblables – le premier, Charles, extraverti, impulsif, autoritaire, mais charmeur et idéaliste, le second, Henri, plus réfléchi, plus grave –, ils allaient l'un et l'autre trouver dans l'armée de la République, qui ne se souciait plus des

quartiers de noblesse, un tremplin commun vers la même ascension sociale.

Charles Lallemand n'a pas dix-huit ans lorsqu'il s'engage, le 1^{er} mai 1792, comme volontaire dans l'artillerie. Quelques mois plus tard, c'est le baptême du feu : la jeune recrue sert à Valmy. En 1796, entre-temps passé dans la cavalerie, notre héros rejoint l'armée d'Italie, où il sert sous les ordres de celui qui n'est encore que le général Vendémiaire ; on le retrouve sous-lieutenant, puis lieutenant de dragons.

La suite est à l'image des carrières militaires de cette époque : des engagements nombreux, une progression rapide, des voyages lointains. Après l'Égypte en 1798, Lallemand est dépêché, en 1802, sur l'île de Saint-Domingue où les troubles engendrés depuis la Révolution par la révolte des Noirs contre la domination blanche se traduisent par d'épouvantables massacres. Comme membre de l'état-major, il vit de l'intérieur les heures les plus sanglantes de la Grande Isle, jusqu'à l'évacuation générale de novembre 1803.

Réfugié quelque temps à New York, il en revient marié. Son choix, à première vue, n'était pas trop mal fait : Caroline Roberjot-Lartigue, jeune Créole de seize ans, fille d'un riche planteur de Saint-Domingue, a « de grands yeux bleus, une abondance de cheveux châtons tombant sur des épaules admirables, des dents de perles, une main, un pied d'enfant ¹ », et passera plus tard pour l'une des plus belles femmes de Paris. Mais il n'a guère le loisir d'apprendre à la connaître : à peine a-t-elle le temps de lui donner un fils, mort en bas âge, que les époux sont séparés par les nécessités de la guerre. C'est depuis la capitale – où elle mène sous l'Empire une vie fastueuse et légère, dans l'entourage de sa grande amie la duchesse d'Abrantès – que

Genèse

Mme Lallemand suivra les grandes étapes du périple de son mari : mission au Portugal comme aide de camp du général Junot, bataille d'Austerlitz en 1805, d'Iéna en 1806, puis guerre d'Espagne. Sa bravoure, récompensée par un titre de baron en 1808, lui vaut d'être nommé général de brigade en 1811, à l'apogée de l'Empire.

Suit la campagne d'Allemagne, en 1813, jusqu'à ce que la capitulation de Napoléon et l'exil à l'île d'Elbe, en 1814, coupent net ce bel élan. Lallemand ronge son frein. Qu'importe le retour des Bourbons, il n'a qu'un seul maître : l'Empereur. Le 5 mars 1815, quatre jours après le débarquement de Napoléon à Golfe-Juan qu'il ignorait encore, il tente, avec son frère Henri, devenu de son côté général d'artillerie, et quelques autres figures qu'on retrouvera plus tard aux États-Unis, de soulever plusieurs garnisons en Picardie. L'affaire vire à la débandade ; il est mis aux arrêts.

Mais le vent tourne. Napoléon marche triomphalement sur Paris et Louis XVIII, chassé par le « vol de l'Aigle », se réfugie piteusement à Gand. Le complot manqué attire sur ses instigateurs la reconnaissance du souverain : Charles Lallemand est promu lieutenant-général, c'est-à-dire général de division, et pair de France. Nommé dans la garde impériale, il demeure au côté de l'Empereur.

C'est au faite de sa gloire qu'il prendra part à la dernière bataille.

WATERLOO, 18 JUIN 1815. À ce point de l'histoire où tout bascule, tout paraît plus grand, les enjeux du combat comme les hommes qui s'y jettent à corps perdu. La Garde meurt, c'est bien connu, mais ne se rend pas. Lallemand se dévoue ; au cœur du désastre, l'héroïsme. Son audace et son énergie à la tête d'une brigade de chasseurs de la cavalerie légère permettent d'enfoncer plusieurs bataillons anglais. À Sainte-Hélène, Napoléon se souvient de l'intrépide : « Il a le *feu sacré*¹ ! »

Le feu sacré ! On aime à le déceler dans le portrait qu'on a conservé de lui. L'œuvre, exécutée après 1830, à une époque où son modèle atteint presque la soixantaine, est probablement flatteuse pour cet homme de taille moyenne dont la « physionomie ne prévenait nullement en sa faveur² ». Elle le représente du temps de sa splendeur, dans la force de l'âge : il semble avoir entre trente et quarante ans. L'expression du visage est grave, les yeux, grands ouverts, regardent le spectateur d'une manière directe et franche, quoique voilée de mélancolie. La chevelure bouclée, châtain, drue, plantée assez haut sur un front légèrement bombé, lui donnerait l'air d'un Romain, s'il n'y avait cette mèche balayant le sourcil gauche et ces longs favoris encadrant l'ovale du visage. Il y a dans l'aspect de ce fils



Charles Lallemand vers 1830.

de la Lorraine quelque chose de méridional, ou d'un peu bohémien.

Mieux encore, quelque chose de romantique, qui dit l'hésitation entre l'action et le rêve. Lallemand, tel Hernani, est « une force qui va ». On devine de surcroît, chez cet exalté capable de grands enthousiasmes comme de grands élans, une insatiable soif de domination.

Il n'est guère aimé dans les rangs des officiers qui l'ont approché. On reconnaît ses capacités, mais sa morgue indispose : un contemporain le juge « hautain, exclusif, ambitieux³ » ; il « ne descendait jamais des échasses ronçueuses sur lesquelles il était juché », écrit encore un général qui l'eut sous ses ordres en 1813 et qui souligne : « ses susceptibilités, ses exigences, son orgueil, la raideur naturelle de son caractère, rendaient vis-à-vis de lui la position

Les Derniers des fidèles

d'un chef désagréable⁴ ». Un duel lui coûte peu, jouer des poings moins encore : on raconte que, lors de son passage dans une ville occupée, il a roué de coups un civil qui refusait de se découvrir devant lui.

Pourtant, celui que ses camarades s'accordent à décrire comme violent et trop chatouilleux sur le point d'honneur sait aussi se montrer sous un jour différent. C'est ce que nous apprend la duchesse d'Abrantès qui, par l'intermédiaire de son mari, le général Junot, l'a bien connu. Dans ses *Mémoires*, elle souligne son humanité, son humour, son charme. Les divertissements mondains, conversations, farces, bons mots, représentations théâtrales privées, tout ce qui fait la sociabilité sous l'Empire, modèlent son univers non moins que les charges de cavalerie. La duchesse insiste ainsi sur ses dispositions pour le théâtre. Il excelle à jouer le vieux barbon comme le jeune premier dans de petits marivaudages étincelants d'esprit faits pour distraire la compagnie.

Sans doute faut-il chercher autant du côté de ses talents de comédien que de son expérience militaire la source de la séduction qu'il va exercer sur ses futurs compagnons. Le rôle de chef de colonie n'est que l'un des nombreux masques de cet homme qu'on voit, tout au long de sa vie, se réinventer sans cesse. En lui le soldat se marie à l'acteur, l'homme de troupe à l'homme de planches, le héros à l'histriion.

À WATERLOO, le vieux monde a vacillé sur ses bases. La France, qui tenait depuis plus de dix ans l'Europe soumise, est brutalement vaincue. L'ancienne dynastie, revenue au pouvoir en la personne de Louis XVIII, le roi podagre, éprouve l'impérieuse nécessité de mettre au pas les traîtres, ceux que les royalistes n'hésitent pas à conspuer, dans leur langage fleuri, comme les « infâmes séides de l'usurpateur du trône des lys ». Peu importe que le peuple ait été indifférent au retour des Bourbons ; les soutiens de Louis XVIII, alliés comme ultras, veulent des coupables. Pour les fidèles de Napoléon, il ne fait pas bon demeurer à portée de vengeance. Bientôt, la Terreur blanche, l'assassinat du maréchal Brune à Avignon, les exécutions de Ney et de La Bédoyère endeuilleront la France.

Lallemand quitte Paris au début de juillet 1815, une fois évanouies toutes les chances pour Napoléon de reprendre la main ; il le rejoint à Niort, où l'Empereur paraît content de le revoir, avant de le suivre à Rochefort, puis sur l'île d'Aix. À partir de ce moment, il est de ceux qui forment, un peu par hasard, avec Las Cases et les généraux Bertrand, Montholon, Gourgaud et Savary, le dernier cercle. Il encourage vainement son maître à rassembler les débris de l'armée ; il tâche, contre l'avis des autres généraux, de le

convaincre d'émigrer aux États-Unis et s'enquiert des bateaux en partance pour l'Amérique. Mais son zèle se heurte à l'asthénie de Napoléon, constatée par tous les témoins, et qui donnera plus tard la couleur de la fatalité aux cinquante jours qui séparent Waterloo du départ pour Sainte-Hélène.

En réalité, l'ex-souverain est déjà décidé : il va demander asile à l'Angleterre. L'ironie du sort veut que ce soit Lallemand, le plus farouche opposant à ce choix, qui transmette à Napoléon ce message : pour peu qu'il veuille bien se mettre à la disposition de Maitland, capitaine du bâtiment qui monte la garde en rade de Rochefort, il sera bien accueilli par ses ennemis de toujours. Lallemand, plus méfiant que jamais, partage les dernières heures de Napoléon sur le territoire français ; il prend part au voyage vers Albion à bord du *Bellérophon*, qui lève l'ancre le 16 juillet.

Le 30 juillet, en rade de Plymouth, l'Empereur apprend qu'il est trahi : il ne posera pas le pied en Angleterre ; un autre vaisseau, le *Northumberland*, le conduira sur l'île de Sainte-Hélène, au large de l'Afrique. Les Anglais consentent à lui laisser Las Cases, Bertrand, Montholon et Gourgaud pour compagnons d'exil, mais Lallemand leur paraît suffisamment dangereux pour qu'ils refusent expressément de le voir rester à ses côtés, au même titre que Savary, ancien ministre de la Police. Les deux hommes sont atterrés par la nouvelle : ils craignent, non sans raison, qu'on les livre aux Bourbons. Lallemand, bravache, se résigne : « Allons Savary ! Que veux-tu y faire ! Nous avons échappé depuis vingt ans à cette mort si inévitable, qu'il faut qu'elle finisse par nous attraper¹. » De fait, le 24 juillet 1815, soit quelques jours avant l'arrivée du *Bellérophon* en vue des côtes de Plymouth, est promulguée

l'ordonnance de proscription qui porte leurs deux noms, avec ceux de cinquante-cinq autres personnalités du régime impérial. Le temps d'instruire le procès, Lallemand sera officiellement condamné à mort par contumace le 20 août 1816 pour avoir comploté en faveur du tyran.

C'est un autre destin qui lui est réservé : après avoir fait ses adieux à Napoléon sur le pont du *Northumberland*, il est mené, avec Savary, à bord d'un navire à destination de Malte. Là, les deux proscrits sont emprisonnés au fort Manoel, sous la garde de deux cent cinquante hommes.

À partir de cette époque, la vie de Lallemand prend un tour nettement picaresque. Une fausse évasion, organisée avec la complicité de leurs geôliers, permet aux deux prisonniers de prendre le large sous le couvert d'un déguisement. Lallemand gagne Smyrne, en Turquie, où il manque de se battre en duel avec un officier français coupable à ses yeux d'avoir outragé l'Empereur en public ; il est ensuite à Constantinople, où l'ambassadeur de France le prie galamment de se faire plus discret ; puis à Téhéran, où le shah, pourtant ancien allié de Napoléon, refuse de l'admettre comme instructeur militaire dans son armée pour ne pas froisser les Bourbons ; puis de nouveau à Smyrne, puis en Égypte, où le pacha oppose à son tour une fin de non-recevoir à ses offres de service. Les pérégrinations, les noms de villes se succèdent, mais Lallemand n'avance pas. L'ennemi est partout.

C'est ailleurs qu'on requiert sa vaillance.

Un beau jour de 1817, c'est le retour en Europe. En Angleterre, laquelle ne se soucie plus de lui. Une simple escale. Il se rend à Londres, puis passe à Liverpool, où, vers février-mars, il s'embarque, sous un nom d'emprunt, sur la goélette *Triton*. Destination : Boston. Sa femme, qu'il a quittée deux ans plus tôt au moment d'accompagner

MINISTÈRE
DE LA GUERRE.

5^e DIVISION.

BUREAU
de la

Justice MILITAIRE.

EXTRAIT *Continués*

D'UN JUGEMENT MILITAIRE

ENREGISTRÉ N^o 361

Le présent extrait fait par

*L. 2^e Conseil de guerre permanent de
Lafayette* la 5^e Division Militaire siéant à Paris
le 20 du mois d'août 1816, à Loudanville, par
Lallemand, M. le Maréchal de Camp
pour crime de trahison, de rébellion et d'attentat
tendant à changer le gouvernement et l'ordre de
successibilité au trône

+ Antoine

Vu:
Le Chef de Division
M. de...

Ainsi qu'il résulte d'une copie de ce jugement déposée au
ministère de la guerre.

SIGNALEMENT DU CONDAMNÉ.

*Cons. 7939²
1816?*

Né à *Midi* département
d'*Lamoignon* — domicile, avant d'entrer au service,
à — département d' —
âgé de *42* ans, taille d'un mètre — millimètres;
cheveux — sourcils — barbe — front —
yeux — nez — bouche — menton —
visage —

Fait à Paris, le 10^e Décembre 1816

Par ordre du Ministre de la guerre;

Le Secrétaire général,

[Signature]

Extrait du jugement militaire condamnant à mort, le 20 août 1816, François Antoine Lallemand, dit Charles Lallemand, « pour crime de trahison, de rébellion, et d'attentat tendant à changer le gouvernement et l'ordre de successibilité au trône ». À cette date, Lallemand se trouve en Turquie, où il a trouvé refuge après s'être enfui de Malte.

Genèse

Napoléon, n'est pas du voyage ; ils ignorent tous deux qu'ils vont rester encore cinq ans sans se revoir. Son frère Henri, qui vit en Amérique depuis mai 1816, l'attend. Aux mirages décevants de l'Orient succèdent les promesses immenses de l'Amérique.

Il n'est pas sûr qu'elles se révèlent plus fécondes.

C'EST DÉJÀ LA TROISIÈME FOIS, après le départ pour Saint-Domingue et le retour depuis New York en 1804, que Lallemand entreprend la grande traversée, ce long voyage sur le « chemin de l'océan », cette route « sans pierres miliaires, qui n'a pour bornes que les vagues, pour relais que les vents, pour flambeaux que les astres¹ ».

Le passage aux États-Unis, à cette époque, n'a rien d'une promenade de santé. Il faut commencer par pouvoir payer son voyage ; pour ceux qui, tel Lallemand, ont vu leurs ressources drastiquement diminuées, voire totalement supprimées par la fin de l'Empire ou par l'exil, c'est un sacrifice certain. Il faut pouvoir, aussi, trouver à s'embarquer : aucune ligne régulière, avant 1820, ne dessert les destinations américaines et les voyageurs sont dépendants du trafic maritime commercial. La date du départ varie en fonction des conditions météorologiques, du temps que prend le chargement des marchandises et de l'humeur du capitaine.

Plus longue d'est en ouest que dans l'autre sens en raison des courants et des vents, la traversée dure en moyenne six semaines, huit lorsque les aléas de la navigation provoquent des retards ou obligent à des escales prolongées. Faute d'instruments de mesure perfectionnés, l'habileté du marin est encore soumise pour une large part à une bonne

Genèse

connaissance du ciel, et souvent on ne sait pas à quel point exact de la côte on débarquera.

À bord, la patience est de mise, et les conditions de vie sont précaires. À l'ennui d'un long voyage – rythmé par la cloche du navire sonnante infailliblement les heures de repas et de prières, avec pour rares distractions les avaries diverses, les apparitions d'animaux marins et les parties de pêche – s'ajoute l'inconfort : tangage et roulis perpétuels, saleté, nourriture sommaire, faite de soupe, de biscuits qu'on peine à rompre et de viande salée, agrémentée d'un peu de tabac, d'eau-de-vie ou de rhum coupé d'eau. Les passagers aisés et les dames ont droit à une cabine, le quidam se contente pour dormir de s'étendre sur le tillac en s'enveloppant de son manteau, admirant, si les nuages, la fatigue ou les soucis ne l'en empêchent pas, la splendeur de la voûte étoilée, et remettant à Dieu sa destinée.

Les dangers, en effet, ne manquent pas. Une mutinerie de l'équipage, une attaque de pirates ou un naufrage, provoqué par la tempête ou les récifs, sont toujours possibles. Et sans aller jusqu'à ces issues funestes, le gros temps est une source de frayeur suffisante pour le voyageur à qui le spectacle de la mer agitée, le flot renouvelé des vagues s'écrasant sur la coque du bateau, les éclairs, les cris du capitaine et des matelots paraissent d'une monstrueuse nouveauté.

Pourquoi donc endurer tout cela ? Pourquoi Charles Lallemand – sans maîtriser, semble-t-il, la langue de Shakespeare – choisit-il l'Amérique ?

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000456.N001
Dépôt légal : janvier 2014